

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Entre l'allégorie et la caricature

*La Sainte Alliance*, d'Alain Pontaut, éd. Leméac, col. Roman Québécois. 1977

Bernard Andrès

Numéro 8, novembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40491ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Andrès, B. (1977). Compte rendu de [Entre l'allégorie et la caricature / *La Sainte Alliance*, d'Alain Pontaut, éd. Leméac, col. Roman Québécois. 1977]. *Lettres québécoises*, (8), 10–11.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Entre l'allégorie et la caricature :

# La Sainte Alliance

d'Alain Pontaut

Avec son dernier roman, *La Sainte Alliance*<sup>1</sup>, Alain Pontaut passe une fois de plus de l'autre côté de la barrière, et de critique de littérature, se retrouve objet de la même critique. Après ses publications en poésie et (surtout) en théâtre, il revient à la narration avec un texte qui pourrait étrangement reprendre le titre de son premier roman : *La Tutelle* (1968). On y retrouve le climat étouffant de la grande maison où se jouent et se déjouent les drames intimes de personnages soumis à la tutelle d'un homme-tyran-protecteur : le père dans le premier roman, le mari dans le dernier. Dans l'un comme dans l'autre, un personnage féminin brise le cercle de l'oppression. On sentait bien confusément dans *La Tutelle*, l'amorce d'un dépassement des rapports inter-individuels. Vaincu par Steve, Albert finissait par reconnaître :

*« Je me trompais. Non, je ne vous croyais pas capable de renverser l'ordre des choses. Je ne m'attendais pas à votre geste. Et je pensais que mon devoir... J'avais l'ordre à défendre. Comment aurais-je prévu que vous alliez devenir l'ordre ? (...) Mon but (...) était de vous faire croire qu'il serait mortel pour vous de sortir du système où je vous maintenais. C'est le contraire qui était vrai (...) Je le dirai partout : ils ont acquis le droit de vivre libres. Ils sortent de tutelle et vont régner. » (p. 140)*

Par le truchement des conflits de personnalité, *La Sainte Alliance* s'ouvre clairement sur l'univers plus vaste des rapports entre groupes sociaux, voire entre nations. Labo-

rieusement peut-être, mais par un travail précis sur le discours romanesque, par un jeu sur les mots qui dépasse le jeu de mots en s'intégrant habilement à la fiction, on glisse du psychologique au politique. Ce qui est raconté, c'est l'échec d'un couple, mais ce qui est « dit », c'est la faillite d'une institution politique : la Confédération. La narration des querelles familiales entre John et Kay fonde le dénoté d'un discours qui connote par ailleurs les frictions entre deux nations, jusqu'à la désagrégation de leur « sainte alliance ». Certes, l'idée n'est pas nouvelle. L'image de la Belle Province mariée au Canada a fourni son pesant de fleurs de lys aux orateurs et narrateurs de tous bords depuis l'Union. Aquin s'en était amusé en notant dans *Parti Pris* (1964) :

*« Dans l'ensemble, la perception de la Confédération en termes de coexistence entre deux nations, semble figurer une liaison vénérienne rendue au paroxysme de l'écoeurement, quand ce n'est pas l'image même d'un mariage chrétien, indissoluble et gâché, entre un Poisson et un Bélier ».*

(Repris dans *Blocs erratiques*, Quinze, 1977, p. 105) L'année suivante, Godbout publiait *Le Couteau sur la table*.

Ce qui semble plus neuf, c'est l'investissement systématique de cette structure métaphorique dans l'économie d'un discours romanesque. Filée d'un bout à l'autre du roman, celle-ci en vient à générer les situations narratives au point que, parfois, on ne fait plus très bien le partage entre le comparé et le comparant, l'anecdote et l'essentiel. Comment le

narrateur s'y prend-il, de façon pratique ? On distingue deux techniques : l'une plus subtile, suggère un second palier de lecture ; l'autre plus grossière, l'impose. Bien que celle-ci l'emporte fâcheusement dans le roman, il convient d'abord de s'arrêter à la première. Elle consiste à disséminer une série d'indices destinés à orienter différemment la lecture, à faire dévier le discours de son sens premier. C'est une forme d'insistance sur certains traits de caractère de John, « plus dominateur qu'amoureux, distant, cynique ou arrogant ». Ses rapports avec sa femme : « Kay ne se demandait pas si elle aimait ce mari (...) mais si lui n'eût pas dû l'apprécier davantage (...), sans tension, sans moquerie, sans à-coups » (p. 10-11), et la soumission de la jeune femme : « Mais quoi, il fallait prendre John comme il était. (*Sans oublier le poids de ses fonctions*). » (p. 11 ; je souligne)

Insensiblement, dès le premier chapitre, s'instaure ce « bruit » dont parle Barthes à propos de connotation. Brouillage concerté suggérant que la description de John Kanne ne réfère pas seulement au mari, mais à un personnage de l'actualité autrement moins fictif, « plus sportif que solennel », au « profil de séducteur ou d'oiseau de proie », à l'« oeil transparent de serpent mort » (p. 14-15). Pontaut ne va pas jusqu'à l'oeillet à la boutonnière... À ce portrait s'ajoutent certains dialogues marquant la différence de niveau de langue entre l'honorable personnage et son épouse un peu trop fardée, à la robe criarde (« Comptais-tu aller sur la Main ? ») et à l'attitude capricieuse : « Tu m'as même pas donné un bec ! C'est pas mal dégoûtant, tu trouves pas ? Tu téléphones, pis moi, maudite niaiseuse, moi j'm'étais apprêtée tout ce temps-là... » (p. 18). L'écart se creuse jusqu'à la crise : clôture du premier chapitre sur une gifle de John à Kay, à laquelle répondra dans les dernières pages la gifle de Kay à John.

Entre ces deux mouvements, le roman se précise, met les points sur les « i » et des noms sur les visages. On passe d'un système discret d'indices à une batterie d'indications de plus en plus explicites. Et c'est là

que le bât blesse . . . Au plaisir de la lecture incertaine qui laisse pressentir une dimension « historique », se substitue — trop vite me semble-t-il — une lecture guidée à chaque coin de phrase par un narrateur un peu trop soucieux d'être bien entendu. Passe encore le parallèle familles-maisons qui, par un choix judicieux des comparants, amorce en douceur l'ouverture du drame intimiste à la querelle familiale et . . . nationale :

« (Les deux maisons) étaient vraiment gigantesques comme une ville ou un pays, eux-mêmes sans mesure, un continent livré à l'infini (. . .), elles n'en avaient pas moins l'immensité de ces châteaux où les seigneurs, dans un circuit géant, entre tourelles et pont-levis, entre lices et donjon, enfermaient leurs féaux. Pour leur sécurité, asile du lieu clos, ou pour les retenir captifs en cette geôle infranchissable ? » (p. 21)

Ainsi le mariage de John et de Kay est-il garant de « la bonne marche du très vaste domaine des deux maisons, hier hostiles, toujours distinctes, cependant aujourd'hui unifiées sous une autorité unique : celle de John et des siens. » (p. 22)

Mais les précisions (superflues ?) ne tardent pas à arriver par le biais d'un processus de dénomination fondé sur la binarité : « Francs » / « Onglets ». Et c'est la perspective historique qui mobilise le décryptage de l'anecdote en posant ses jalons le long du récit. On nous rappelle que jadis, « tout le domaine avait appartenu aux habitants de l'annexe », que John est soupçonné de « tout centraliser entre ses mains et de favoriser surtout les droits et les coutumes, la langue, les privilèges de sa propre famille ». Dès le second chapitre, le doute est levé : on ne peut plus lire les déboires de Kay, mais les malheurs d'une nation (par le biais de ce comparant-comparé que figure la famille de locataires soumis au bon vouloir de proprios « ongles »). Tout le processus de dénomination s'en ressent : néologismes de sens ou locutions néologiques du « Couloir du Roy », par où passe le « Grand Oncle » lors de sa visite aux « pavillons de l'exposition » ; du « What does annex want ? », sans oublier le « Kay-

power » redouté par les « Onglets » et les « Gros États » voisins. Si l'on remonte à l'occasion jusqu'aux « Cadiens » déportés dans « L'Ouisiane » et au rapport du comte « Dure Ame », on s'en tient essentiellement aux dix dernières années : de l'incartade du Grand Oncle, à l'apothéose du « grand jour d'élection ». Chaque phase du processus de libération se trouve ainsi présentée, commentée, revécue par toute une galerie de personnages peu marqués psychologiquement, certes, mais assez typés pour qu'on ne s'y trompe pas. Seule Kay verra ses états d'âme privilégiés : elle figure une Marianne québécoise mariée à John, mais amoureuse de ce François qui gagnera les dernières « élections à la gérance ». Les autres, grossièrement taillés, ajoutent autant de nuances au portrait allégorique de cette femmenation : Francis, le frère « terroriste, fuligineux et empêtré » qui enlèvera Lefrançois ; France, la soeur mariée à Franco, l'immigrant ; Francine, la cousine « freakée », Frankie, le gérant en place lors du passage du Grand Oncle, sans oublier le personnage occulte de Multinat qui tire les ficelles confédérales depuis les Gros États. Dans cette galerie de portraits, on retient surtout le personnage de Frank, gérant compromis par les industries de son épouse, « commis méthodique ou cadre stéréotypé, concret mais sans relief, jeune homme fort bien mis à qui aucun tailleur n'enlèverait sa raideur et son air emprunté, ses bras trop longs, son nez trop pointu, son apparence, malgré la quarantaine proche, de collégien poussé en graine, de premier de classe plus doué pour les chiffres que pour la psychologie et le contact humain » (p. 149).

Selon qu'on apprécie mieux le procédé plus subtil des indices et jeux de comparants ou qu'on lui préfère la caricature (au demeurant fort bien croquée), on trouvera le livre de Pontaut plus ou moins passionnant. Pour ma part (puisque le critique doit se prononcer, au lieu de simplement présenter son analyse du fonctionnement romanesque en laissant au lecteur le soin d'apprécier selon ses goûts . . .), je dirai que j'ai lu avec plaisir *la Sainte alliance*. Histoire romanesque ? Roman de l'Histoire ?

Caricature de l'un et de l'autre, sans doute, avec ce titre qui annonçait lui-même une autre dimension en rappelant le pacte mystique passé au siècle dernier entre les grandes puissances européennes de l'est (accord que Metternich exploita pour écraser toute velléité de libéralisme ou de *nationalisme*, dans les petits états non alliés).

Même si les procédés caricaturaux alourdissent le style de Pontaut, son livre fait preuve d'un souci louable (et très actuel) de travailler le matériau premier du roman : sa langue. Il déplaira aux amateurs d'un style « transparent » qui ferait porter le poids de la lecture sur le seul signifié. Il ne laissera pas indifférents ceux qui s'interrogent sur le signifiant romanesque et sur les techniques de production du sens. Par ailleurs, le 15 novembre est passé par là et ceux qui désespéraient de voir jamais nos romanciers réagir à cette nouvelle situation (voire à prendre fait et cause pour l'indépendance), verront là une tentative d'engagement qui échappe par l'humour à tout excès de didactisme. C'est ainsi qu'à sa façon et à sa mesure, *La Sainte Alliance* répond au problème des rapports entre le littéraire et le social. L'énigme du référent littéraire reste toujours posée. Dans ce domaine en particulier, la recherche formelle ne peut se fermer au monde, comme elle tend trop commodément à le faire. D'autres voies restent à trouver pour un roman qui dise, sans mimer servilement le réel, qui parle de, sans tomber dans l'anecdote ou la froide efficacité des discours journalistique, philosophique ou politique. D'autres voix pour un discours romanesque qui entende le rester, sans s'enfermer pour autant dans les cénacles d'une littérature désincarnée . . . au moment où plus que jamais la situation exige qu'on en parle.

Bernard Andrès

1. *La Sainte Alliance*, d'Alain Pontaut, éd. Léméac, col. Roman Québécois, 1977.